



PAUL PISTRE

CATHOLIQUES ET FRANCS-MAÇONS

Éternels adversaires ?



ÉDITIONS
Privat

CATHOLIQUES ET FRANCS-MAÇONS

Éternels adversaires ?

Avant-propos

La franc-maçonnerie secrète ou la famille spirituelle la mieux connue ?

Au ^{xxi}^e siècle, jamais les maçons, frères et sœurs, n'ont été aussi nombreux en France.

La franc-maçonnerie a beaucoup évolué depuis bientôt trois siècles et évoluera encore.

Dans une société en perte de repères, à côté des religions établies, elle propose des spiritualités originales.

Aujourd'hui, plus nombreux qu'on ne le pense, des maçons s'affirment catholiques.

Table des matières

Préface d'Émile Poulat	9
L'auteur, un catholique ami des maçons	15
ABC de la franc-maçonnerie en trois mots	17
Le temple	17
La loge	18
L'obédience	19
Une Église mal connue	21
Les années sombres... qui pèsent encore...	25
La première loge de Londres	26
Au-delà des Alpes	26
Un conflit implacable	27
Trois cents ans d'une histoire mal connue	31
La préhistoire chrétienne	31
Sous l'Ancien Régime	32
Avec Napoléon I ^{er}	34
Sous la III ^e République	34
Persécutée sous Vichy	36
Les historiens ont dépassionné le débat	39
L'œuvre des chercheurs	39
La vulgarisation en retard	42
Causes des condamnations pontificales	45
Un antimaçonisme vigoureux et fréquent	49
L'antimaçonisme catholique	49
L'antimaçonisme politique	51
L'antimaçonisme populaire	52
Une aurore prometteuse	55
Une réelle ouverture	55
Le colloque de Toulouse en 1987 et ses suites	57
Un pionnier méconnu de la réconciliation Église-maçonnerie	62
Quelques pionniers et prophètes	64
La famille spirituelle la mieux connue de France	73
À travers ses statistiques	73
À travers les études livresques ou journalistiques	76

Des lacunes du côté de l'université	77
Des études régionales sérieuses	78
Aperçu sur les maçonneries voisines	83
En Espagne, une situation souvent dramatique	83
En Belgique, une situation semblable à la nôtre	84
En Italie, un passé souvent heurté sous les yeux du Vatican	86
La franc-maçonnerie anglaise aujourd'hui	90
La franc-maçonnerie et les autres religions	93
La franc-maçonnerie et les protestants	93
Juifs et francs-maçons	94
Des maçons s'affirment catholiques	97
Un frère du Grand Orient à la vie bien remplie	97
Un membre de la Loge nationale française	97
Catholique et franc-maçon au Grand Prieuré des Gaules	99
Un frère de la Grande Loge nationale française à Perpignan	100
Un frère de la Grande Loge de France en Gironde	101
Un maçon atypique du Droit humain	103
Une sœur de la Grande Loge mixte universelle à Perpignan	104
Réflexions et suggestions à l'Église catholique	107
Quelques avancées récentes de l'Église par le théologien Jean Rigal	107
Mieux apprécier le fait maçonnique	111
Les rites maçonniques concurrencent-ils les rites religieux ?	112
Les maçons, adversaires les plus dangereux du christianisme ?	113
La libre pensée	115
Effets pervers des condamnations	116
La Bible, trait d'union entre catholiques et maçons	119
Un thème à revisiter, l'Inquisition	122
Quelques suggestions aux maçons	125
Pour une extériorisation plus marquée	125
Vers un universalisme maçonnique	128
Mieux faire connaître les spiritualités maçonniques	131
Conclusion	137
Postface d'André Combes	141
Bibliographie récente	145
Index des noms de personnes	155

Préface

Voilà que je me retrouve au milieu du livre car son auteur m'a demandé par amitié de le préfacer, et que je m'y retrouve au milieu d'amis avec lesquels il a établi des relations privilégiées. À ce titre, je me dois de répondre à son amitié en restant fidèle à moi-même.

Plusieurs principes ont toujours guidé mes publications. Tout d'abord, on ne doit parler que de ce qu'on connaît sérieusement et méthodiquement, sans avoir lésiné sur les investissements nécessaires à cette fin. En second lieu, il ne faut pas s'enfermer dans sa tour d'ivoire, mais rencontrer tout le monde, parler avec tout le monde, à commencer par tous ceux qui, à un titre ou à un autre, sont partie prenante de la recherche entreprise. Au bout du compte, être persuadé que cette volonté d'une recherche poussée et de bonnes relations ne suffira jamais à réconcilier des acteurs divisés aussi profondément sur le fond des choses et historiquement séparés par la culture où ils baignent.

Deux certitudes fortes soutiennent ces principes. La première : si toutes les convictions humaines ne sont pas également respectables, malgré ce qu'en dit notre actuelle Constitution, toute personne humaine a droit à la liberté de conscience, sans que le respect de cette liberté et de son expression ne m'oblige à approuver tout ce qu'il pense et tout ce qu'il fait, à charge de réciprocité. La seconde : ce respect partagé conduit à une connaissance réciproque et à des désaccords assumés au-delà des préjugés et, pire, de la violence, dont les guerres de Religion demeurent le paradigme. La réconciliation des esprits est sans doute une utopie, ou une eschatologie. La pacification des esprits est davantage à notre portée, par des voies multiples, privées ou publiques, par le droit comme par la politesse marchant de pair avec ce que Norbert Elias appelait « la civilisation des mœurs ».

Dans ma conduite personnelle comme dans ma conduite professionnelle, j'ai toujours réglé toute ma vie sur ces principes et ces certitudes, qui me sont devenus une seconde nature. J'en ai payé le prix, j'en ai recueilli le bénéfice. Je n'ai jamais dévié de cette ligne, ni douté de son bien-fondé. La préface que m'a demandée Paul Pistre, qui œuvre depuis des années au rapprochement des catholiques et des maçons, en est un nouvel aboutissement.

Le véritable point de départ est ici ma thèse en Sorbonne, en 1962, sur « la crise moderniste », ce choc d'une violence que nous n'imaginons plus entre la culture laïque moderne et la culture catholique classique, particulièrement en matière d'exégèse biblique et d'histoire des origines chrétiennes. La condamnation romaine était tombée solennellement en 1908 sous la pression, disait-on, des intégristes. Mais qui étaient ceux-ci ? Ce fut la suite de ma recherche : je découvris tout un monde, opposé aux immortels principes de 1789 et au monde issu de la Révolution française, antimoderne, antilibéral, antisocialiste, anti-maçonnique. Ce sentiment d'une incompatibilité radicale cristallisait sous la forme d'un complot judéo-maçonnique et protestant contre l'Église catholique, dont l'anticléricalisme de cette époque était une première expression.

Qui étaient les « modernistes » ? Qui étaient les « intégristes » ? Qui étaient les « francs-maçons » ? Les questions s'enchaînaient au sein d'un véritable *Kulturkampf*, clé réelle de cette histoire à la dimension européenne dont la France était l'épicentre.

La conscience de ce qui sépare et, plus encore, de ce qui oppose irréductiblement est ambivalente. Elle peut inciter à une lutte à outrance, faisant feu de tout bois, peu regardante sur les moyens déployés. En France, cette phase aiguë s'est trouvée coïncider avec la période des lois laïques (des lois Jules Ferry de 1881-1882 sur l'enseignement primaire à la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État). Le coup d'envoi a été donné en 1884 par la brochure à grand tirage et les éditions successives de M^{gr} Gaston de Ségur, le fils aîné et préféré de la comtesse, *Les Francs-Maçons, ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils veulent*. Elle a culminé avec l'affaire Dreyfus et la grande mystification de Léo Taxil satanisant les loges avec sa créature luciférienne Diana Vaughan. Elle s'est close, si l'on peut dire, avec la *Bibliographie de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes* de l'abbé Paul Fesch, un abbé démocrate, 1 459 pages sur deux colonnes demeurées à l'état d'épreuves imprimées, en 1910, de l'ordre de 30 000 titres.

Au mythe maçonnique répond le mythe congréganiste et, tout particulièrement, jésuite. À la réalité maçonnique répond la réalité congréganiste. Entre mythe et réalité, l'ajustement est difficile, d'autant plus qu'il est tributaire d'une histoire qui, pour les uns comme pour les autres, a eu ses heures douloureuses à côté de ses heures glorieuses. En un siècle, les progrès de notre connaissance historique ont été considérables, mais ils demeurent le fait d'initiés ou de spécialistes. Et pourtant, l'état des esprits a lui aussi changé pour un ensemble de raisons trop complexes pour être analysées ici. Les passions ne soulèvent plus l'opinion : elles ont été relayées par une curiosité dont la prose périodique sait faire son profit. Jésus, la maçonnerie, le Vatican, le sujet revient régulièrement, sans agresser ni convertir personne.

Paul Pistre s'inscrit dans cette décrue, mais il plaide qu'il faut aller plus loin et renverser le courant, associer les efforts après s'être si longtemps combattus, ce qui devient possible quand on se connaît mieux. Chacun a tout à y gagner, sans que personne n'ait rien à y perdre.

Professeur d'histoire honoraire à Toulouse, il est bien connu dans la région pour ses travaux d'histoire locale et, plus largement, par une publication trimestrielle qui atteint sa 23^e année, *Lettre aux catholiques amis des maçons*, modeste mais riche d'informations fiables et précises, loin des rumeurs vagabondes. C'est son expérience et sa science accumulées au fil des ans qu'il nous livre aujourd'hui. Au terme de ma lecture, je voudrais seulement revenir sur deux points qui m'ont toujours paru essentiels dans cette affaire : la diversité interne de la maçonnerie – comme d'ailleurs du christianisme et même du catholicisme – et les raisons romaines de sa condamnation, toutes deux largement ignorées, méconnues ou incomprises de nos contemporains.

La diversité interne de la maçonnerie se manifeste à plusieurs niveaux. Elle tient à des raisons multiples et varie selon les lieux, mais aussi selon les temps. Elle s'étend de la dissidence du Grand Orient de France par rapport à la Grande Loge d'Angleterre jusqu'à la personnalité propre de chaque loge, quelle que soit son affiliation. Entre les deux obédiences, la rupture sera définitivement consommée en 1877 quand le Grand Orient exclura de ses statuts le Grand Architecte de l'Univers et se positionnera donc comme irrégulier, voire anti-religieux. De là naîtront des obédiences parallèles, comme la Grande Loge de France ou la Grande Loge nationale française, affiliée à celle d'Angleterre.

Toutes ces obédiences se classent dans l'orbite de ce qu'il est convenu d'appeler « la franc-maçonnerie plus ou moins régulière ». Parallèlement a été mise au jour l'existence, sinon l'importance, d'une franc-maçonnerie illuministe avec ses trois branches : les martinistes (Martinez de Pasqually, Jean-Baptiste Willermoz, Louis-Claude de Saint-Martin, dit « le philosophe inconnu », le plus prolifique), les rose-croix (auxquels appartenait Joseph de Maistre, qui rêvait de mettre la maçonnerie au service du pape) et les illuminés de Bavière (inspirés de Weishaupt, le seul véritable révolutionnaire). Un autre cercle allait de Swedenborg, père de la théosophie, à Cagliostro et son rite égyptien. À partir de là, on a le choix entre deux mondes : les sociétés révolutionnaires de « charbonniers » (les *carbonari*) et la nébuleuse des courants ésotéristes.

Cette évocation trop sommaire offre un double intérêt. D'une part, elle rappelle une distinction fondamentale entre maçonnerie régulière et maçonnerie illuministe que connaissait très bien l'abbé Barruel quand il accusait la seconde pour son rôle pilote dans les événements de la Révolution française et qui a été oubliée par ses successeurs, avides de condamner la maçonnerie en général. D'autre part, elle contribue à nous éclairer sur l'effervescence intellectuelle qui dès le règne de Louis XIV s'empare de l'Europe et en moins d'un siècle va transformer le paysage intellectuel et spirituel.

Le premier, Paul Hazard a analysé cette révolution avant celle qui prendra son nom, en 1789, sous un titre évocateur, *La Crise de la conscience européenne, 1680-1715* (1935), suivi par *La Pensée européenne au XVIII^e siècle, de Montesquieu à Lessing* (1945). Cette histoire de la diffusion des idées nouvelles commence par le procès du christianisme et débouche sur une cité des hommes qui s'en est émancipée. Sous le signe de la raison et de son libre examen, le XVIII^e opère un véritable renversement. La franc-maçonnerie n'est qu'un élément mineur, même si elle en est aussi un aspect majeur, du fait, comme l'expliquera Daniel Mornet, son successeur à la Sorbonne, dans *Les Origines intellectuelles de la Révolution française, 1715-1787* (1947) : « la franc-maçonnerie n'était pas seulement une vaste association, elle était la seule association laïque » (p. 386).

Faut-il s'étonner, dès lors, que les condamnations ecclésiastiques de la maçonnerie aient été précoces et répétées ? Faut-il s'étonner que, simultanément, les clercs – prêtres et même évêques – aient été si

nombreux dans les loges jusqu'au Concordat, comme en témoigne la liste publiée par Georges Virbeau (Henry Coston), *Prélats et francs-maçons* (1978) ?

Il est vrai qu'à l'égard du christianisme, la maçonnerie était animée de sentiments contradictoires, dont témoignera la scission entre Grande Loge et Grand Orient. Il est vrai aussi qu'y voisinaient un réel antichristianisme et l'aspiration à un christianisme ouvert aux « idées nouvelles » en même temps que plus fraternel. Il faut ajouter que, dans toute la littérature antimaçonnique, les analyses des raisons pontificales de condamner sont rares et rapides ; on s'en tient le plus souvent à asséner ces condamnations comme si les comprendre était secondaire. Exception doit être faite pour l'étude de Jérôme Rousse-Lacordaire de 1996, *Rome et les francs-maçons, histoire d'un conflit*.

Ces raisons peuvent être classées morales, juridiques, religieuses ou circonstanciées. Elles peuvent être relatives à l'ordre public, menacé par « le complot » et le secret qui l'entoure. Elles renvoient, plus profondément, à la subversion interne que produisaient inévitablement ces « idées nouvelles », qui déboucheront sur la « crise moderniste ». En toute hypothèse, elles s'opposent au postulat accueillant d'une maçonnerie ouverte à tous, exigeant donc un large œcuménisme, jusqu'à un déisme que la dogmatique catholique n'était pas en situation d'accepter. Mais, surtout, ce qui nous manque, c'est une étude comparée des condamnations romaines depuis deux ou trois siècles. Deux pièces sont ici essentielles : le catalogue de l'*Index librorum prohibitorum*, dont une édition cumulative a été récemment publiée par J.-M. de Bujanda (Droz, 2002), et le célèbre *Syllabus* du pape Pie IX (1864), avec ses quatre-vingts propositions, destiné à l'origine aux évêques du monde entier.

Cette digue ou ce barrage devant les « erreurs modernes » témoigne d'une attitude défensive « contre-révolutionnaire » qui a commencé de changer au fil du siècle qui va de Léon XIII à Vatican II, sans que soient clarifiés tous les enjeux de cette évolution ni ajustées toutes les positions au sein de l'Église catholique. Les sanctions contre la maçonnerie se sont atténuées sans être totalement supprimées. Les désaccords subsistent et demeurent peut-être insurmontables. Est-ce une raison pour se combattre ou, malgré tout ce qui sépare, une invite à se parler ? On ne s'étonnera pas qu'il n'y ait, à ce jour, aucune réponse uniforme, mais des conduites divergentes. Paul Pistre s'est

fait le chroniqueur et l'historien d'une ouverture à laquelle il a beaucoup contribué. De toute évidence, il s'agit là d'une histoire inachevée dont le sens général, depuis Léon XIII, n'a jamais été remis en cause, même s'il a donné lieu à des reprises en main et à des mises au point, voire à des moments critiques.

Cette situation en cours appelle une réflexion terminale. Nous sommes passés, dans l'Église catholique, particulièrement en France, du monopole au pluralisme et « de l'anathème au dialogue ». Cela a commencé par l'œcuménisme avec les protestants et orthodoxes, puis par de nouveaux rapports avec le judaïsme, l'islam et l'ensemble des religions non chrétiennes, pour en arriver – à Rome sous l'égide du cardinal Paul Poupard, en France à l'initiative de Jean-François Six – au « dialogue avec les cultures et avec l'athéisme » au nom d'un esprit missionnaire profondément modifié.

La rencontre d'Assise, voulue par Jean-Paul II en 1986, a livré le sens de cette ouverture. Malgré tout ce qui les sépare, comme malgré le rapport à la vérité que chacun professe, les religions ont toutes un point commun : *la prière*, qui les relie à la transcendance. Elles peuvent prier l'une à côté des autres à défaut de prier ensemble. Ce n'est pas le cas avec les athées, les incroyants, les laïcs, et ce flottement est ici sensible. À défaut de prier, dialoguer ; mais sur quoi et pourquoi ? Le dialogue interreligieux serait-il la nouvelle frontière de l'Église ? S'il ne l'est pas, il ouvre sur une terre inconnue : l'avènement où tout homme a sa place, mais où Dieu n'a plus la sienne que dans la conscience de chacun et où la coopération de tous est plus que jamais nécessaire.

La question rebondit : que dit la conscience d'un chrétien devant tous ces problèmes de société, du local à l'international et à l'universel ? C'est sans doute le grand enjeu d'un débat qui en est encore à ses premiers pas.

Émile Poulat

L’auteur, un catholique ami des maçons

Il est naturel qu’un lecteur – surtout sur un thème aussi sensible – connaisse qui est l’auteur de ces pages, au moins dans ses grandes lignes.

Né à Béziers en 1923, instruit dans l’école laïque, notamment au cours complémentaire Louis-Blanc, il a présenté le concours de l’École normale III^e République en 1940, comme sa future épouse. Engagé volontaire en 1944 dans la 1^{re} DFL après le débarquement de Provence, il a connu de rudes combats dans un bataillon nord-africain jusqu’à la fin de la guerre. Instituteur rural, il a enseigné dans une école mixte à deux classes, puis sept ans dans un cours complémentaire dans le Calvados. Après des études à l’université de Caen, alors bien sinistrée, il est devenu professeur certifié d’histoire géographie, à Caen d’abord, ensuite à Toulouse, dans le plus important lycée technologique de l’académie.

Au service de l’école laïque comme son épouse, il est demeuré actif dans plusieurs domaines : responsable syndical SGEN-CFDT de son lycée, membre de la Ligue de l’enseignement avec quelques responsabilités jusqu’à aujourd’hui dans le foyer d’éducation populaire Étienne-Billières dans un quartier de Toulouse. Ceci tout en restant paroissien de la chapelle Saint-Christophe, également membre de la paroisse universitaire et longtemps responsable diocésain du Service incroyance-foi.

Lointain parent d’un martyr de la résistance, Jean Malbosc, instituteur, vénérable de la loge Grand Orient de Béziers, il s’est intéressé de bonne heure à la franc-maçonnerie. Sa retraite a été occupée par

des recherches sur le fait maçonnique. Il a publié deux ouvrages. L'un porte sur sa cité natale, *Francs-maçons du Midi ; maçonnerie biterroise et sociabilité urbaine du XVIII^e siècle à nos jours*, en 1995, avec une préface de Gérard Cholvy, universitaire de Montpellier, catholique, et une postface d'André Combes, historien maçon ; l'autre sur sa ville d'adoption, *Les Francs-Maçons à Toulouse, des acteurs bien présents*, en 2002, avec une préface de Rémy Pech, président de l'université Toulouse-Le Mirail, et une postface d'André Combes. Ces deux livres ont été bien reçus par les historiens comme par l'opinion régionale. De plus, depuis 1987, il édite une revue discrète – car ses lecteurs l'ont voulue ainsi –, *Lettre aux catholiques amis des maçons*, avec trois à quatre numéros l'an et quatre-vingts déjà parus. La *Lettre* est lue par de nombreux initiés, qui ne se privent pas de réagir. Elle est reçue et archivée par les trois plus importantes obédiences françaises. Ainsi, l'auteur a pu rester à l'écoute permanente de la vie maçonnique. Cette *Lettre* est demeurée modeste, car elle s'est refusée à toute publicité et à tout mécénat.

Une telle activité, accompagnée d'articles différents, de multiples conférences en tenues blanches fermées dans une abbaye bénédictine, devant des associations diverses, s'est toujours déroulée en communion avec l'archevêque de Toulouse. Cinq se sont succédé, dont deux sont devenus cardinaux. Tenus au courant de ces initiatives, aucun n'y a mis obstacle. Un laïc dans l'Église après Vatican II peut prendre des initiatives. Il rencontre parfois des oppositions, mais aussi des encouragements pastoraux.

Demeuré profane, il a beaucoup échangé avec des maçons, hommes et femmes de toutes obédiences. Au soir de sa vie, il pense pouvoir témoigner, en pleine liberté et en communion avec son Église.

Pourquoi un profane s'est-il pris de curiosité pour le fait maçonnique ? D'abord, il devait posséder quelque prédisposition génétique, car plusieurs membres de sa famille ont été initiés, comme le fils Louis Malbosc. Ensuite, historien, il a rencontré des avis contradictoires : pour quelques-uns, la franc-maçonnerie est insignifiante ; pour d'autres, les maçons « tirent les ficelles de notre société » ; où se situe la réalité ? Enfin, le catholique a cherché à comprendre le pourquoi et le comment d'une querelle séculaire entre l'Église romaine et sa plus terrible ennemie. Cette recherche a, de toute façon, occupé un quart de siècle d'une retraite bien remplie. Aussi ne craint-il pas de s'appeler « un catholique ami des maçons ».

ABC de la franc-maçonnerie

en trois mots

La franc-maçonnerie, ou mieux la maçonnerie, apparaît souvent comme un monde insolite, une planète exotique, fascinante ou dangereuse, alors qu'elle est une réalité proche de nous, ancienne, bien ancrée.

Les initiés pourront omettre cette introduction que, au contraire, profanes et curieux ont intérêt à assimiler. Surtout que, depuis près de trois siècles, les rites, c'est à dire les coutumes de base, ont peu évolué. Et les frères de 2010 conservent – religieusement ? – les termes d'un vocabulaire permanent et des usages bien codifiés. Une rapide présentation de trois mots clés facilitera la compréhension des chapitres suivants.

Le temple

Si à une époque récente on désignait les catholiques comme ceux qui se rendent « t'à » la messe, donc les « talas », on peut qualifier les maçons comme ceux qui fréquentent le temple. Le « temple », tel est le premier terme à bien saisir.

Au contraire d'un temple protestant ou d'un autre édifice religieux, le local maçonnique ne se signale par aucun clocher ou portail monumental, mais par sa discrétion. Maison ordinaire, il veut passer inaperçu dans le paysage urbain, inconnu de la plupart des citoyens. Outre quelques pièces fonctionnelles – bureau, petite bibliothèque –, il en comporte une assez vaste, dite « salle humide », sorte de parvis comportant souvent un bar ou débit de boissons. Lieu de rendez-vous et d'échanges amicaux, il abrite souvent les « agapes », repas ordinaire

qui achève généralement les réunions de loges, appelées « tenues ». Cette partie comporte aussi quelques éléments anciens, petit musée local sans prétention.

Mais l'essentiel réside dans le temple lui-même, qui peut parfois en comporter plusieurs, de surfaces inégales. Chacun est un rectangle orienté vers l'est, sans fenêtres, ouvrant sur l'extérieur. L'initié échappe aux bruits du monde, de même qu'il a au-dehors « laissé les métaux », l'argent. À l'orient, surélevé de trois marches, se trouve l'autel, simple table supportant l'équerre, le compas, un maillet pour rythmer les temps forts de la cérémonie ainsi que le texte fondateur. Devant cette table, le président, le « vénérable », est assis sur le siège de Salomon, dont il doit acquérir la sagesse. Quelques autres « officiers », secrétaire, trésorier, orateur, siègent à l'orient. Les frères prennent leur place habituelle sur les « colonnes », c'est-à-dire s'alignent sur les côtés nord et sud, laissant au centre une large place, décorée d'un pavage – ou tapis –, mosaïque de carrés blancs et noirs.

Cette architecture habituelle se complète de quelques décorations : au mur de l'orient, la lettre G s'inscrit dans un triangle. Soleil, lune, voûte étoilée, ornent le plafond. Une corde à nœuds, réelle ou peinte, se déroule le long des quatre murs, la « chaîne d'union ». On comprend que tout ici est symbole. Mais chacun d'eux a plusieurs sens possibles. L'initiale G peut signifier *god* (« Dieu »), gnose, géométrie... À chacun de se déterminer librement.

Le plus important à retenir ne réside pas dans les éléments visibles du temple, mais dans sa signification. C'est un lieu sacré, étymologiquement interdit au profane, où l'initié reçoit « la lumière », où se vit « la fraternité ». Chaque moment de la tenue, l'entrée, la sortie comme l'échange des propos, tout est soumis à un rituel strict. Le but de la maçonnerie, c'est de bâtir « le temple intérieur et le temple extérieur ». Le maçon qui entre dans le temple enfle ses gants blancs – symbole de pureté –, ceint un tablier, vêtement de tout travailleur – ne vient-on pas en loge pour travailler ? Les officiers y ajoutent un cordon passé autour du cou, auquel est suspendu le bijou de la fonction. L'austère solennité du lieu et l'ensemble des décors favorisent la qualité du travail.

La loge

Au temple se réunit la loge, cellule de base de toute maçonnerie. La loge, ou atelier, se choisit un nom, se rencontre à jours et heures fixes,

souvent deux fois par mois, en soirée, vers 19 ou 20 heures. Elle se compose habituellement de vingt à cinquante inscrits, au maximum une centaine.

Annuellement, elle élit ses officiers, dont les premier et deuxième surveillants, et le vénérable, qui détient une autorité morale et qui donne l'impulsion. Elle est jalouse de son autonomie, qui reste relative, par rapport aux loges sœurs et à l'organisme national, l'obédience.

Tout nouvellement initié, l'apprenti est promis aux grades successifs ; le compagnon et le maître sont les plus élevés. Le candidat qui demande son admission doit préalablement satisfaire à trois enquêtes et à un vote de l'atelier. Il reçoit alors la lumière par la cérémonie, si importante, de l'initiation. Il devient apprenti et se forme.

La tenue ordinaire s'ouvre et se clôt selon des formules précisées par le rituel. Après connaissance du courrier reçu et des nouvelles, l'essentiel consiste à écouter un des membres prononcer une « planche » sur un thème particulier, symbolique ou profane. Ensuite, le débat s'ouvre, chaque membre n'ayant droit qu'à une intervention par tenue. Voilà une excellente école de formation d'adultes, efficace tant pour l'écoute que pour la prise de parole et la connaissance de multiples sujets, le tout dans une discipline et une ascèse librement consenties. Habituellement, les agapes réunissent à égalité tous les frères. Aux échanges amicaux se mêlent les informations diverses. La loge est un carrefour où parviennent toutes les nouvelles de la cité et de la région.

Par-delà les coutumes imposées et les règlements particuliers, la loge constitue un groupe fraternel. Le terme « fraternité » est celui que les membres affectionnent le plus. Règne donc une atmosphère chaleureuse et amicale, conviviale, stimulante. Mais elle peut aussi devenir un simple club de relations-services, avec dérives possibles, en affaires ou devant la justice, voire un ghetto culturel replié sur lui-même.

L'obédience

Enfin, le troisième terme à bien connaître est celui d'« obédience ». La loge n'est pas isolée. Elle se rattache à un organisme national, qui est une fédération de loges.

Un premier critère de différenciation réside dans le sexe. Une obédience peut être formée de loges féminines. C'est le cas de la Grande

Loge féminine de France, laquelle n'a été constituée qu'en 1952. Les textes fondateurs ont longtemps écarté le sexe faible. De même, le Droit humain, né un demi-siècle plus tôt, comprend des ateliers mixtes, ayant eu lui aussi à vaincre le machisme habituel de nos sociétés. Les plus anciennes et principales obédiences n'initient que des hommes : le Grand Orient, la Grande Loge et la Grande Loge nationale, le Grand Orient de France, la Grande Loge de France et la Grande Loge nationale française. À remarquer que le Grand Orient vient, à son dernier convent en septembre 2010, d'accepter – à une courte majorité de 51 % – la possibilité pour ses loges d'initier les dames ; cette décision récente est-elle la promesse d'une réelle mixité ?

L'autre critère se trouve dans la ligne idéologique générale. Les Anglais ont donné naissance à une maçonnerie qu'ils ont définie comme régulière, largement répandue dans le monde anglo-saxon, très spiritualiste et tournée vers la philanthropie. En France, la Grande Loge nationale française est la seule reconnue par ce courant et n'entretient aucun contact avec les autres organisations. D'autres obédiences, tout en travaillant aussi sous les auspices du Grand Architecte de l'Univers, laissent à chaque frère ou sœur le soin de se représenter personnellement celui-ci. Elles travaillent davantage sur les symboles. Enfin, l'aile la plus rationaliste, avec le Grand Orient de France ou le Droit Humain, ayant éliminé toute référence statutaire au Grand Architecte de l'Univers, est davantage soucieuse d'action sur la société présente.

En France, en 2011, comme dans les autres États latins, le paysage maçonnique est éclaté ; un premier avantage : le recrutement est facilité. Mais cette division est source de relations parfois tendues. L'ordre maçonnique – dont chaque initié a conscience d'être membre – reste, à l'échelle d'un pays et du monde, une vision virtuelle, impossible à organiser.

Que l'on retienne de cette trop rapide présentation qu'à toutes les époques un initié ne peut se dire maçon que s'il fréquente le temple, bien inséré au sein d'une loge et en relation avec son obédience.